

Mais, si bien qu'il prête l'oreille,
 Il n'entend rien absolument.
 "Peut-être que Jésus sommeille...
 Eveillons-le doucement :
 O cher petit Jésus ! je t'aime,
 Je te chéris, je crois en toi.
 Réponds à ma tendresse extrême ;
 Je t'en conjure, parle-moi !"

Deux vers lient cette strophe à la précédente. Puis, une hypothèse : "Peut-être, Jésus dort-il !..." En cela l'auteur est heureux ; l'enfant applique sa jeune expérience acquise au berceau d'un frère plus jeune et semble redire les paroles de sa mère. — Les quatre derniers vers nous paraissent beaucoup moins heureux : c'est trop peu le langage naïf d'un innocent. C'est le poète qui parle pour lui, on le sent.

O grâce ! ô prodige ! ô miracle !
 Jésus n'y tient plus cette fois,
 Et du fond de son tabernacle
 Daigne faire entendre sa voix :
 "Oui, j'habite cette demeure,
 Où l'amour me tient enfermé ;
 J'y console celui qui pleure,
 Que veux-tu, frère bien-aimé ?"

Trois instances et Jésus parle : c'est le dialogue, plus vif et plus émouvant. La strophe est belle dans sa simplicité ; les idées sont naturelles et nobles à la fois. Le mot "frère" aurait été plus touchant, si l'enfant l'eût dit lui-même dans la strophe qui précède.

L'enfant, d'une voix attendrie,
 Et le cœur tout ému, répond :
 "Convertis papa, je t'en prie :
 Fais-lui connaître, aimer ton nom."
 — "Va, j'exaucerai ta prière,"
 Dit Jésus... Et l'enfant joyeux,
 S'en retourne dans sa chaumière,
 Plus obéissant plus pieux.

Voilà le dénouement du drame : c'est un peu convenu, surtout cette idée "aimer ton nom." L'enfant n'associe pas aisément ces mots. C'est encore le poète qui intervient ici. De plus, pour être naturel, croit-on qu'un enfant n'en dise rien ? C'est cependant la pensée dominante des quatre vers qui suivent :